

me sembla vain. Mais la griffe manqua le but, le rasa à peine et, la machine continuant sa route, le tigre se trouva un peu moins vite au huitième bond, précisément parce qu'il avait raté la prise.

Dans ces secondes vertigineuses, j'eus l'inspiration d'obliquer vers un goyavier qui se trouvait au bord du chemin, et j'échappai encore, parce que le poursuivant se trouva sans doute hésiter, le goyavier lui interdisant un bond complet ou le forçant à se détourner.

Encore que ma vitesse atteignit alors son maximum, je n'avais plus aucune espérance. Je sentais trop bien qu'un ou deux élans de l'adversaire cloraien^t définitivement cette lutte. Au bond suivant, je faillis de nouveau être atteint ; mais tandis que la roue filait devant la griffe, je vis dans un éclair que j'allais traverser un ponceau assez long et très étroit, jeté sur une sorte de petit canal d'irrigation. Cette vue me rendit quelque courage : j'eus l'impression très nette que le tigre aurait une brève hésitation, qu'il se pourrait qu'il perdît quelques verges en ralentissant sa course au passage. C'est effectivement ce qui arriva. Quand je me trouvai de l'autre côté du canal, j'avais gagné une dizaine de pas sur l'épouvantable chat. Je crois bien que, dans l'ivresse de cet avantage, j'accélérai encore mon coup de pédale.

Durant les secondes qui suivirent, le tigre regagna peu à peu son retard, mais avec moins d'aisance qu'au début. Une aube d'espoir me vint soutenir, et bientôt la distance demeura stationnaire. Je ne puis dire que je redoublai d'efforts, car j'avais atteint mon maximum, mais je le maintins de toute mon énergie. Après quelques centaines de verges, j'eus la délicieuse certitude que non seulement je conservais mon avantage, mais que le félin avait perdu une couple de verges. A une petite descente, je me laissai rouler comme un projectile qui s'aiderait lui-même, et je conquis ainsi une nouvelle avance.



Au septième bond, le tigre frola mon pneumatique

Déjà le triomphe enflait ma poitrine d'une palpitation d'allégresse. Je me croyais sauvé, je poussai la pédale avec une frénésie joyeuse. Une circonstance remit tout en question : vers l'entrée d'un champ de bananiers, une branche feuillue, jetée par quelque travailleur, barrait tout le chemin. Il n'était plus temps de l'éviter et, d'ailleurs, comment me pencher ou descendre de machine dans une pareille conjoncture ? Je pris donc instantanément mon parti : je franchis l'obstacle.

Par malheur, mon mouvement en fut faussé, et je ralentis pendant quelques foulées pour ne pas perdre l'équilibre. Le carnivore dut s'en apercevoir ; il fit un effort désespéré ; et je vis le moment où j'allais tout de même tomber sous la griffe formidable. Une espèce de pâmoison passa sur mon esprit ; j'eus le vertige de l'abandon, aussi terrible que celui des montagnes, une étrange résignation à la mort. Ce ne fut qu'un éclair.

Un instant après, j'avais repris la pleine lutte, et

ce fut le dernier effort. Le tigre, quoique vite comme un bon cheval de chasse, était définitivement vaincu par la bicyclette ; bientôt il abandonnait la poursuite, partie par découragement, partie sans doute par la proximité du village qu'il avait appris à redouter.



Je ne laissai pas pour cela de pousser jusqu'à l'habitation de mon hôte, et là seulement éclata dans mon cœur le vaste étonnement du péril évité, la joie de vivre, l'orgueil d'avoir lutté de vitesse avec un des fauves les plus agiles et les plus formidables de la création.

De ce jour, j'eus le sentiment profond de la nouvelle ère que marque ce frêle, souple et vivant outil qu'est la bicyclette, et pour avoir été le premier humain, peut-être, qui ait vaincu le tigre dans une course positive, avec la seule force empruntée aux muscles, j'ai mieux senti quelle merveille c'était pour notre semblable, relégué parmi les animaux lents depuis des myriades d'années, d'avoir pris place parmi les plus rapides des bêtes terrestres.

J.-H. ROSNY.

(Extrait de la *Revue pour Tous*.)

POUR LA PATRIE

C'était la veille de la bataille de Saint-Charles, en 1837.

Les troupes du colonel Wetheral devaient se rendre à Saint-Denis, par le chemin de Chambly. Brown, cet Anglais généreux qui prenait fait et cause pour les Canadiens-français, avait placé, ça et là, en sentinelle sur le parcours de la route, quelques compatriotes qui devaient saluer les habits rouges de la bonne façon.

Jean Lamoureux, un braconnier, mieux connu sous le nom de Zoulou, fût une de ces sentinelles. Placé à la lisière du bois, à quelque distance du chemin public où devaient passer les troupes du colonel, Zoulou guettait. Il était là, veillant à la porte de la vallée sud du Richelieu, comme un bon bourgeois qui veille à la porte de sa demeure privée. Sa poitrine se gonflait à la vue de la moindre apparence d'une silhouette se dessinant sous les reflets de la lune. Son vieux fusil au bras, il se promenait en jetant un regard scrutateur dans le lointain pour découvrir, flairer l'arrivée de l'ennemi.

La prairie dépouillée de son manteau de verdure, était revêtue d'une robe d'or et d'argent parsemée çà et là de grandes taches grises, causées par les déchirements de la charrue. Dans la forêt, près de laquelle passeront, dans quelques instants, des chevaux au galop, des habits rouges, des fanfares retentissantes, règne pour un moment un silence de mort que n'ose troubler la plus faible brise. Les habitations du voisinage sont dans le recueillement et tout dort, excepté le chef de la famille qui retoule en lui-même un malaise insupportable. Toujours en vedette, Zoulou guettait de son mieux.

Soudain, il aperçut dans le lointain comme une vapeur, une fumée blanche qui s'élevait à l'horizon.

— Oh ! se dit-il en lui-même, à coup sûr voilà l'ennemi ; je reconnais Colborn qui ne marche qu'à la lueur des incendies.

C'est l'heure des émotions et des souvenirs. Zoulou repasse en sa mémoire ses aventures de chasse émoi-

vantes ; regardant la lune, il se prit à songer, sous l'empire d'une sensibilité extraordinaire.

— Comme j'ai été lâche ! se dit-il, comme j'ai été insensible par le passé ! Combien de chevreuils, combien de caribous sont devenus victimes de ma cruauté ; et que m'avaient-ils fait ces animaux innocents ? Jamais ils ne m'ont causé le moindre mal, et maintenant me voilà l'auteur de tant de crimes. Qui dira le nombre de jeunes et tendres chevreux, de jeunes caribous que j'ai privés du lait de leur mère ? Pauvres petits, ils sont peut-être morts de faim ! Mais qu'importe, quoique j'aie commis un attentat contre la nature, j'ai appris à viser juste. Changeons maintenant de victime. Laissons là ces bêtes innocentes et frappons sur les Anglais qui me doivent bien cela.

Ainsi encouragé par ses propres sentiments, Zoulou attendait avec impatience le moment de s'exécuter. Prêtant une oreille attentive, il entendit un sourd roulement de tambour et quelques rauques échos d'instruments de cuivre.

— Ah ! les voilà enfin. Au devoir !

Couché dans un fossé desséché par le froid, Zoulou épaule son vieux fusil à pierre et : " bigre d'un nom, mort à celui qui arrivera le premier ! " disait-il en serrant les dents.

Le premier qu'il vit fut un éclaireur du colonel. Monté sur un des plus beaux coursiers, il venait au galop pour s'enquérir de l'état des patriotes. Son costume tout rouge et sa monture luisante en disaient suffisamment à la sentinelle. Assurément ce doit être un Anglais. Le moment solennel devant arriver bientôt, Zoulou épiait l'approche de sa victime.

Mais un sentiment de pitié s'éveilla en son cœur.

— Ah ! pauvre Anglais, dit-il, les minutes de ton existence sont comptées. As-tu une épouse chérie ? elle n'aura plus de compagnon fidèle ! Es-tu père de famille ? hélas, tes enfants ne vivront plus sous ta tutelle. Et, la pauvre mère, comment va-t-elle apprendre la nouvelle de ta mort ? Pauvre mère ! elle qui t'a élevé au prix de tant de soins et de sacrifices ! Que de douleurs et d'angoisses vont lui causer ta folle témérité ! C'est horrible, c'est vrai. Mais qu'as-tu fait, ou plutôt qu'ont fait tes frères au pillage de Saint-Denis ? Toi-même où vas-tu sur ce chemin ? Je connais ton projet infâme. Tu vas sous les ordres de misérables coquins, faire œuvre infernale. Tu veux jeter la mort dans nos campagnes et souiller le sol de mon pays. Sois maudit, Anglais d'habit rouge, reçois le châtiment que tu mérites !

Zoulou épaule encore son vieux fusil, ses mains se crispent sur la crosse, et, visant de toute son âme, tire fermement en criant d'une voix de stentor :

— Pour la Patrie !

Le coup porta bien. L'Anglais tomba à la renverse, son épée retentit sur le sol et son cheval épouvanté disparut comme un éclair.

Satisfait d'avoir accompli son devoir, Zoulou rechargé son fusil, et toujours prêt, il guettait.

JACQUOT.

QUI NE DOIT PAS SE MARIER ?

La femme qui achète pour le plaisir d'acheter.

La femme qui espère de toujours avoir de " bon temps."

La femme qui veut remeubler ses appartements tous les printemps.

La femme qui aime mieux prendre soin d'un petit chien que d'un bébé.

La femme qui lit de pauvres romans et qui s'imaginer qu'elle est une duchesse ou une comtesse.

La femme qui achète des bric-à-brac pour son parloir et qui emprunte ses ustensiles de cuisine chez les voisins.

La femme qui pense que les dentelles et les broderies lui sont plus nécessaires que les draps et les couvertures de son lit.

Les lettres sont comme les dames : quand elles sont aimables, on leur pardonne d'arriver un peu tard. — J. DE MAISTRE.